

NATURE ET AMERTUME



Francis Dolmani

Francis DOLMANI

Nature et amertume

© Francis DOLMANI, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7860-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mes remerciements à Marc C.
Avec toute mon amitié,
F.D.

1.

Autodétermination ou déterminisme social

Chloé Dufour était une jolie jeune femme de vingt-trois printemps. Ses cheveux blonds châains coupés mi-longs au format « carré flou », selon la terminologie utilisée par son coiffeur visagiste, lui conféraient un air à la fois sexy et délicieusement ingénue. Née à Grenoble de parents fonctionnaires missionnés au contrôle des finances publiques, elle avait grandi au sein d'une famille relativement aimante quoiqu'un peu terne, la monotonie et la rigidité des journées de travail débordant souvent sur le climat du foyer, le délestait d'une bonne partie de la joie de vivre qui lui aurait dû lui incomber naturellement. Au fil des ans, à partir de la quarantaine, sa mère Delphine avait développé une irascibilité pathologique qui n'était pas sans poser problème dans son environnement personnel et professionnel. En effet, ses réprimandes incessantes et ses colères homériques, le plus souvent pour des motifs futiles, avaient fini par lasser même les membres les plus conciliants de son entourage. Ses collègues de travail s'efforçaient de faire abstraction de sa présence et de ses fréquents coups de gueule tandis que ses voisins ne lui adressaient plus la parole depuis qu'elle venait régulièrement se plaindre avec férocité des nuisances qu'ils étaient censés provoquer. Selon elle, les profs du collège de sa fille unique étaient nuls, tout comme son personnel de direction et son équipe éducative, ses voisins étaient des cons malveillants et irrespectueux, et ses collègues étaient des incompetents et des faux-culs notoires. Sans s'en rendre compte, elle s'était lentement enfoncée dans une sorte d'hystérie paranoïaque qui la coupait inexorablement du monde humain. Son mari Stéphane, d'un naturel calme et plutôt introverti, s'il s'en était accommodé tant bien que mal les premières années, supportait de moins en moins ses emportements incessants qui la poussaient à en vouloir à la Terre entière, source de son malheur et de ses déboires physiques et psychologiques. Car ces moments de rage intense et prolongée avaient bien évidemment des répercussions d'ordre psychosomatique telles que des prises de poids inquiétantes, un sommeil déplorable et une hypertension à la croissance exponentielle. Stéphane était parvenu jusqu'alors à contrer les caprices les

plus extravagants de sa femme, laquelle avait envisagé à maintes reprises de déménager dans des quartiers ou des contrées qu'elle espérait plus accueillantes et plus civilisées. Sachant qu'ils habitaient un quartier résidentiel chic de la capitale Iséroise, presque exclusivement composée de belles maisons individuelles avec piscine et essentiellement habitées par des cadres CSP+, Stéphane était indéniablement en droit de se demander si le remède qu'elle préconisait ne se révélerait pas pire que le mal dans la mesure où il leur eût été de difficile de trouver ailleurs une herbe plus verte que le joli gazon qui agrémentait les propriétés de leur tranquille lotissement, cossu et bucolique à souhait.

Quoi qu'il en soit, Chloé avait grandi dans ce foyer quelque peu disruptif sans trop de séquelles, en tous cas sans qu'elles ne soient visibles à l'œil nu. Elle s'était lancée après son baccalauréat dans des études universitaires en section « histoire et méthodologie de la recherche historique » dans la faculté de sa ville natale. Ladite recherche n'ayant pas abouti à grand-chose, tant sur le plan professionnel qu'empirique, elle s'était résolue à passer bon an mal an le CAPLP (Certificat d'Aptitude au Professorat en Lycée Professionnel) en lettres-histoire qu'elle obtint à sa deuxième tentative sans trop d'efforts. Mutée comme stagiaire dans un établissement (très) sensible du 93, elle eut tôt fait de constater que le métier d'enseignant, tout comme le public scolaire, avaient bien changé, en tous cas dans ces contrées reculées, et que son diplôme ne lui était pas d'une grande utilité pour inculquer un semblant de culture à des voyous irrespectueux et foncièrement belliqueux. En effet, le couronnement de Clovis ne les intéressait guère, pas plus que l'exploit de Charles Martel repoussant l'avancée des sarrasins près de Poitiers, ni même les simples valeurs de la République qu'ils conchiaient inlassablement avec une arrogance et une hargne non dissimulées. Elle démissionna dès la fin de cette année scolaire calamiteuse, au grand dam de ses parents qui se désolaient de ne pas voir leur fille suivre comme eux la voie « royale » du fonctionariat, une sorte de prison vaguement dorée qui procurait non seulement la sécurité de l'emploi mais également la garantie de s'emmerder à vie, ce qui n'était tout de même pas rien.

Elle avait ensuite rejoint Grenoble et le domicile familial pour suivre des formations aux concours de bibliothécaire et de professeur documentaliste, sans succès. Quelque peu désœuvrée et attentiste, elle avait trainé son ennui

durant deux ans dans les couloirs et les amphis de l'Université Grenoble Alpes.

Au cours de ses pérégrinations végétatives dans les mouvances gauchistes dont elle fréquentait surtout les assemblées générales et les fêtes intimistes – où tout autre courant de pensée était systématiquement exclu -, elle avait rencontré Noémie Leblanc, une étudiante dilettante en Sciences de l'Éducation qui se destinait à travailler « dans le social » en raison de sa supposée fibre humaniste et altruiste. C'était une jeune femme un peu masculine aux cheveux courts, très peu coquette, jamais maquillée, qui s'habillait et se coiffait plutôt comme un homme, une « espèce » qui semblait par ailleurs ne l'intéresser que très peu, en particulier pour ce qui concerne la bagatelle. Elle avait un semblant d'autorité naturelle de par ses convictions obsessionnelles qui lui conféraient une verve parfois communicative. Chloé prenait plaisir à la suivre et à l'écouter, elle appréciait son aura et ses engagements militants qui lui permettaient par la même occasion de diluer son ennui dans des causes locales par le biais du bénévolat, notamment au sein de l'association « Écologie Véritable », un groupuscule créé quelques vingt années plus tôt par deux vétérantes de la lutte écologique, Valérie Duverger et Isabelle Dumoulin, deux rescapées de la « révolution » de mai 68 qui avaient troqué leur uniforme de combattantes de la liberté pour celui de défenseuses de la nature. La hardiesse chronophage de leur lutte avait éludé de nombreux autres pans de leur existence, notamment celui de la vie sentimentale ou plus simplement celui de la perpétuation de l'espèce humaine par la reproduction. En effet, Valérie et Isabelle n'avaient jamais eu d'enfants et n'étaient plus en mesure d'en avoir, leur horloge biologique ayant dépassé la date limite de garantie. D'aucuns pouvaient considérer qu'elles avaient sacrifié leur vie pour la cause de l'écologie, et accessoirement pour la cause féministe qu'elles défendaient également bec et ongles à leurs heures perdues, mais elles voyaient les choses différemment : la nature et la femme étant opprimées par l'homme de par ses actions et/ou ses mentalités, elles menaient un combat juste et nécessaire pour faire progresser la société et son environnement naturel dans son ensemble.

Quoi qu'il en soit, Chloé et Noémie semblaient vouloir suivre les traces de leurs « glorieuses » aînées, la première par mimétisme, la seconde poussée par une sorte de rage existentialiste, idéaliste et torturée. Cette

fougueuse relève avait séduit les vétérantes de l'arrière-garde et ce duo disparate quoiqu'à priori complémentaire s'était vu confier par leurs mentors une première « mission d'intégration » : survivre en autosuffisance dans un ancien refuge niché dans un coin perdu des Alpes avec pour seul soutien un vieil homme de la montagne, un ancien berger qui vivait reclus en solitaire depuis la mort de sa femme et le départ de ses enfants pour la ville. Le refuge se trouvait sur les hauteurs de La Rosière, sur la commune de Montvalezan, à une vingtaine de kilomètres de Bourg-Saint-Maurice. Le vieil homme, un écologiste « inné », enfant de la Tarentaise, leur prêterait gracieusement le logis et les assisterait dans l'apprentissage des rudiments de la vie pastorale : entretien du potager, traite des vaches et des brebis, stockage de l'eau du puits... L'occision traditionnelle du cochon n'était à priori pas prévue à court ni à moyen terme : la découpe des différentes pièces et la fabrication de la charcuterie (saucissons, jambon, coppa, lonzo, figatelli...) ou encore du boudin et des tripes s'avéraient en effet trop complexes et trop « éprouvants » pour de jeunes citadines inexpérimentées.

Cette mission d'intégration était d'une importance relativement capitale puisque de son succès dépendait la nomination de Chloé et Noémie au rang de membres à part entière du mouvement Écologie Véritable. Si la première était davantage poussée par un désœuvrement sourd et diffus, la seconde ne cachait pas son engagement inconditionnel dans une cause qu'elle jugeait juste et incontournable. D'un commun accord, elles fixèrent leur départ pour le samedi de la semaine suivante, soit à la fin du mois d'avril. Elles avaient suffisamment mûri leur projet en amont pour choisir un moment de l'année plutôt favorable en termes de climat, même si les nuits pouvaient encore se montrer très fraîches en altitude à cette période de l'année. Bien qu'elles eussent décidé du même coup de faire l'impasse sur leurs partiels universitaires de fin de semestre, elles avaient curieusement choisi de fixer leur départ un jour de weekend afin de ne pas manquer les cours de cette semaine qui coïnciderait vraisemblablement avec la fin de leur vie estudiantine. En effet, la durée de ce processus d'intégration étant établie à un minimum de deux mois, la perspective de l'obtention d'un quelconque diplôme se trouvait sérieusement compromise. D'ailleurs, leur vocation d'intégriste écologiste s'accommodait assez mal d'un statut étudiant dans la mesure où leur objectif était de prouver à la France entière que la seule issue viable pour ce monde ultra-consumériste, individualiste et

déshumanisé, était un retour urgent à la nature et à ses bienfaits, et par voie de conséquence l'abandon des structures traditionnellement dévouées au travail, à l'argent, à la consommation et donc à la pollution et à la destruction de cette même nature. La boucle était bouclée, le cercle vicieux était cerclé, il n'y avait rien à ajouter.
